

Ilaria MORETTI

‘L’autobiographie appartient aux survivants’. La littérature comme thérapie dans *L’étrangère* de Claudia Durastanti

Mon intervention se propose d’analyser le récit autofictionnel de Claudia Durastanti, *L’étrangère* – publié en 2019 par la maison d’édition italienne La nave di Teseo et en 2021 par Buchet Castel en France – à la lumière de la notion de « thérapie ». Le roman – mi-œuvre fictionnelle, mi-récit autobiographique – raconte la jeunesse de la protagoniste, fille de deux parents sourds et psychotiques. Ainsi, l’expérience de l’étrangeté n’est pas simplement celle d’une jeune fille expatriée, née dans la pauvreté à Brooklyn, puis émigrée en Italie du sud et enfin à Londres. *L’étrangère* est surtout la condition d’une enfant issue d’une famille « dysfonctionnelle » avec deux parents affectés par un double handicap. Grandie dans l’impossibilité de pouvoir communiquer avec eux d’une manière naturelle, ravagée dans son appartenance linguistique, Durastanti narre d’une enfance et d’une jeunesse traversées par le spectre de la surdité mais surtout de la maladie mentale : « Ma mère a rencontré mon père le jour où il avait tenté de se suicider en se lançant par le pont Sisto, à Rome, Trastevere ».

Face à un récit se présentant lui aussi comme dysfonctionnel, nous pouvons nous demander dans quelle mesure l’écriture – l’acte d’écrire – parvient à se transformer en véritable geste de *personnalisation*. À travers une lecture métabiographique (Iovinelli : 2008) du texte (prenant en compte l’aspect biographique, puis fictionnel et enfin métalittéraire) nous observerons comment la *cure de la parole* passe par la tentative de pouvoir donner forme à un destin saccagé par la pathologie : mentale et physique. Nous tenterons de montrer comment la littérature interprétée dans sa dimension empathique (tantôt pour l’auteur, tantôt pour le lecteur) peut devenir, chez Durastanti, une forme d’auto-détermination capable se penser comme une « contribution au langage de l’éthique » (Donise : 2020). Car, à l’instar de l’enseignement sartrien et puis lacanien, si l’expérience esthétique de la langue ne permet pas de combler le vide de la *Chose*, elle donne au moins la possibilité de structurer son propre univers intime, en lui donnant un lieu d’existence : même partiel, même sublimé. Face à la transparence et à l’inefficacité d’une cure dite professionnelle (les personnages des médecins ou des psychologues sont décrits à l’instar de fantômes, des ombres, des voix issus de l’obscurité), seule la page d’écriture devient pour Durastanti une forme de thérapie : « au silence et à l’ombre blanche qui avance, j’ai opposé des pages écrites ». La littérature est une possibilité d’auto-crédation capable de forger un monde alternatif à celui proposé par ses parents. Comprendre le handicap, survivre à l’angoisse d’un trouble de la personnalité borderline, n’est possible que grâce à l’exercice d’une écriture se présentant, elle-même, comme un terrain de lutte.

Le roman, par son style linguistique schizophrénique – avec ses analepses et ses prolepses, ses calques, ses idiomes volontairement hors contexte – incarne, dans sa structure, les stigmates d’une bataille existentielle faite *contre* la langue et *pour* la langue. L’écriture devient alors une manière de définir sa propre pauvreté (physique, linguistique, économique, morale), en sublimant la maladie mentale pour la transformer en expérience de compréhension et d’amour. Ainsi, la création littéraire est le moyen choisi pour transformer la « déréalisation imposée par l’autre » en une forme d’« irréalisation active » (Recalcati : 2021) capable de libérer le sujet de l’emprise d’autrui. La littérature autofictionnelle de Durastanti n’est donc pas une tentative de combler le néant, mais elle se fait choix existentiel, œuvre productive capable d’organiser ce même vide en de lui donnant une forme, en l’acceptant par la pratique même d’une littérature construite au bord d’un gouffre.